



INTRODUCTION

PENSER LE MONDE FROID









Contribution

Il ne fait aucun doute que l'on doit considérer Louis-Edmond Hamelin comme l'un des grands penseurs de la Révolution tranquille, aux côtés de Fernand Dumont, Pierre Dansereau, Paul-Émile Borduas et Jacques Rousseau : sa contribution, longue d'un demi-siècle, dépasse largement les frontières du Québec et elle se veut à la fois institutionnelle, linguistique et conceptuelle. Elle se centre autour du mot « nordique ».

Dès 1955, inspiré de ce qu'il a pu voir à McGill (l'Arctic Institute of North America) et à Cambridge (le Scott Polar Institute), Louis-Edmond Hamelin veut doter le Québec de son propre centre d'étude du Nord, « incorporé » et en langue française ; il obtient pour ce faire l'appui de René Lévesque, avec qui il visite pour la première fois l'actuel Nunavik, puis de l'Université Laval, et ce, malgré les réticences du monde intellectuel francophone pour les propositions interdisciplinaires. Dans sa cohérence, il souhaite que ce centre soit identifié comme « nordique » au sens où il compte défendre ce terme : non plus seulement « arctique », non pas seulement « scandinave », mais bel et bien dédié à un objet aux frontières souples, délimitées par ce qu'on peut poser comme le *monde froid* et dans lequel le Québec aurait sa pleine place. Accompagnant la diffusion de la notion de « nordicité », qui inclut à la fois l'hiver, la haute montagne et l'Arctique, il obtient ainsi en 1961 la fondation d'un « Centre d'études nordiques » dont le rayonnement institutionnel et notionnel sera considérable, tant au Québec qu'à l'étranger.



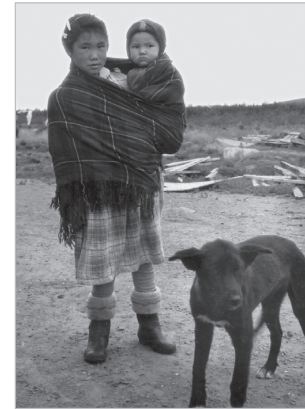
En 1966, Louis-Edmond Hamelin est amené à proposer, pour une publication aujourd'hui célèbre¹ du Scott Polar Institute, *Illustrated Glossary of Snow and Ice*, les équivalents français des mots du froid et de la glace, dans un contexte circumpolaire. Il constate une fois de plus l'insuffisance de la langue française à nommer le monde froid, et par conséquent, l'incapacité des locuteurs francophones à bien pouvoir comprendre la subtilité et la complexité de cet univers. Il y voit la nécessité de proposer de nouveaux mots, geste qui ne serait pas un luxe, mais une addition de savoir : « À partir du moment où je constate que mes sujets “froids” — pays polaires, glaces flottantes, Autochtones, hiver, marges de l'éco-mène, haute montagne — sont insuffisamment couverts, je suggère de nouvelles formes d'expression². » Le laboratoire qu'est pour lui le Québec est idéal pour contribuer à cet élargissement de la langue française³ ; il souhaite que son travail puisse servir largement : « Tout en voulant fournir un vocabulaire mieux adapté aux choses nationales, je rêve que certaines propositions puissent être utiles au “français international”⁴. »

Ce désir de créer de nouveaux mots prend sa source dans la constatation, faite dès sa jeunesse, de l'insuffisance de sa propre langue pour décrire son environnement immédiat et rendre compte du monde. Il raconte en entrevue une anecdote importante pour saisir la suite de sa carrière :

1. Encore en 2013, le musée Louisiana, à Copenhague, ouvre sa grande exposition *Arctic* sur une reproduction format géant des pages de ce livre, l'un des premiers ouvrages circumpolaires multilingues.
2. Louis-Edmond Hamelin, *Écho des pays froids*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 306.
3. À ce sujet, Hamelin écrit du « parler francophone du Québec » : « il n'a cessé d'être en situation de contact : patois/français au début de la colonie, français/anglais par la proximité des États-Unis et depuis la conquête britannique, québécois/français hexagonal, québécois/langues autochtones, québécois/langue des immigrants, joual/langue standard. Or, les contacts créent des occasions de glissement sémantique ou formel, ce qui provoque soit des enrichissements, soit des imprécisions » (*idem*, p. 336).
4. *Idem*, p. 175.

Mon père me réveillait à sept heures, prenait le petit dictionnaire *Larousse* et me demandait de chercher des mots, ses mots à lui, bien sûr, pas les mots de la grande littérature. Un matin, il me fait chercher le mot «rang». N'importe qui peut vérifier: il n'y a pas le mot «rang» d'habitat dans le *Petit Larousse* de 1935. Mon père me dit alors: «Bien, cherche "chemin de rang".» Le rang, le chemin de rang et la route sont trois choses bien différentes. Je cherche «chemin de rang», qui était aussi absent du dictionnaire. Alors mon père dit: «Comment ça se fait, que ces mots ne sont pas là? Ils sont des mots français, pas des mots anglais! Le notaire de la famille les écrit. Et il y a le curé, qui fait une messe de rang.» Pour mon père, le mot existait puisque des gens savants, comme les arpentiers et le médecin, utilisaient le mot «rang». Cette question m'est restée au fil du temps, et peut-être que, d'une façon inconsciente, je me suis lancé dans l'aventure des mots pour apporter tardivement quelques commentaires à des questions fondamentales⁵.

La principale contribution de Louis-Edmond Hamelin a été de créer ce mot-programme qui a ouvert un vaste chantier intellectuel et identitaire: «nordicité⁶». Ce néologisme, duquel sont issues plusieurs déclinaisons, a germé vers 1960 pour apparaître en 1965⁷, et il a depuis été traduit dans de nombreuses autres langues; on peut avancer qu'il a dépassé la langue spécialisée pour entrer dans



Une mère et son enfant à Kuujuaq au Nunavik en août 1955.

Numéro 001-6-2-438, Collection Louis-Edmond Hamelin, Archives de l'Université Laval, Québec, n° P31.

5. Cet ouvrage, p. 96.

6. Ce mot regroupe trois concepts: l'hiver, la haute montagne et l'Arctique; il rejoint ainsi directement l'expérience humaine de Louis-Edmond Hamelin, de son enfance dans la vallée du Saint-Laurent à sa découverte des Alpes, puis de l'Arctique: «Considéré sous l'étiquette générale de la froidure, ce monde comprend trois vastes créneaux: l'hiver ou le froid saisonnier, la haute montagne ou le froid en altitude et surtout le Monde nordique ou le froid en latitude. En d'autres termes, je m'intéresse aux situations physico-humaines qui sont celles des climats thermiquement sévères durant un certain nombre de mois dans l'année» (Hamelin, *op. cit.*, p. 211).

7. «Un concept principal féconde mes activités intellectuelles et sociétales concernant les pays froids de latitude, celui de «nordicité». Après des travaux préparatoires échelonnés sur une dizaine d'années, la notion prend forme à partir de 1960 et le mot arrive en 1965. [...] Le développement de ma conception nordique s'est donc fait progressivement; procède ainsi l'Inuit qui installe un réseau de *cairns* ou *inukshuks*, orienteurs de ses futurs déplacements» (*idem*, 1996, p. 243).



Les types de glace et de neige, la morphologie du territoire et les saisons font partie des objets de recherche de Louis-Edmond Hamelin. Ici, champ de cailloux enneigés au sommet du mont Sainte-Anne en fin de septembre 1965.

Numéro 001-6-11-361, Collection Louis-Edmond Hamelin.

la langue populaire⁸. En 2005, une enquête du magazine *L'Actualité* révèle qu'il est même devenu pour les Québécois l'un des principaux mots pour rendre compte de leur identité⁹. Voilà certes une consécration sociale des plus importantes qui soient pour un intellectuel : forger un concept par la recherche fondamentale, et voir ensuite un peuple entier se l'approprier pour se définir et exprimer sa situation ! La création d'un mot, que Louis-Edmond Hamelin compare à la fission d'un atome ou à l'éruption d'un volcan, peut avoir des conséquences qui dépassent celui qui l'a proposé ; il demeure cependant « un étendard pour les idées et les projets qui arriveront par la suite¹⁰ ». Pour la compréhension du monde, ce mot dénote clairement un avant et un après : par les mots ainsi créés, une connaissance et une reconnaissance de l'environnement, indéchiffrable auparavant à défaut de pouvoir être nommé, se dévoilent.

Originalité

Lorsqu'il se rend pour la première fois dans le Nord en 1948, Louis-Edmond Hamelin prend un chemin singulier, mais qui ressemble à celui dans lequel se lance alors Paul-Émile Borduas à Montréal, réclamant une plus grande liberté pour créer. Le fait que les deux événements se déroulent en même temps n'est pas anodin dans l'histoire du Québec. À sa manière, et loin des grands centres, c'est un véritable bouleversement qu'il prépare : « Ma critique, révèle-t-il en entrevue, deviendra comme un *Refus global* nordique, sans contact direct avec le mouvement culturel du temps, au Sud¹¹. »

8. « Le mot "nordicité" est à la fois un mot du langage scientifique et un mot du langage commun, mais ce ne sont pas tous les mots qui ont cette élasticité. Il y a donc plusieurs vocabulaires de glace qui sont parallèles et qui sont aussi bons les uns que les autres parce qu'ils expriment tous quelque chose qu'une personne comprend. Aux utilisateurs et offices de la langue d'en décider » (cet ouvrage, p. 112).

9. *L'Actualité*, vol. 30, n° 20, « 101 mots pour comprendre le Québec », 15 décembre 2005, 180 p.

10. Cet ouvrage, p. 40.

11. *Ibid.*, p. 57.

Indépendant, disséminé (comme le veut à son meilleur sa discipline, la géographie¹²), conscient du prix à payer pour maintenir son originalité, mais fidèle à ses origines, Louis-Edmond Hamelin s'est frayé un parcours intellectuel, militant et institutionnel à la fois risqué et prudent :

La mouvance est un agir qui vient de la combinaison des deux directions contradictoires précédentes: l'inertie et l'accélération, le freinage et l'aventure, la force de gravité et l'éruption, la sécurité et le risque. Comment les deux objectifs vont-ils s'opposer, se tolérer ou s'interpénétrer? Comment concilier une tendance initiatrice s'en éloignant¹³?

S'il ne craint pas de côtoyer les politiciens, il se refuse à toute prise de position au profit de partis politiques (ce qui peut le discréditer aux yeux de certains) et maintient une liberté d'esprit qui n'exclut toutefois jamais l'engagement profond et sincère: « Je me compose comme un universitaire qui essaie de demeurer indépendant des pressions, des modes et des partis¹⁴. » En valorisant la compréhension, l'interculturel et la recherche dans et pour le Nord, il s'érige face à ceux qui n'y voient qu'un réservoir de ressources: « Je vais dans le Nord, non pour conquérir, mais pour comprendre et, à l'occasion, servir¹⁵. » Économiste par la marge, il ne prône pas non plus une conservation atemporelle du Nord, mais une exploitation équilibrée qui puisse conduire au bien public, ou encore, comme il le dit, « à du meilleur, à du plus efficace, à un plus grand bonheur pour l'ensemble de la population¹⁶ ».

12. « En fait, écrit-il dans *Écho des pays froids*, [mes travaux] sont d'une déconcertante dispersion, rejoignant une amplitude qui fait passer du réel mesurable (sable, marin/éolien) à l'imaginaire (détournement aérien) ou bien de la politique autochtone à la néologie environnementale » (Hamelin, *op. cit.*, p. 2). En fait, cette supposée dispersion est voulue tout au long de sa carrière et trouve sa cohérence dans l'idée du Nord, qu'il déploie dans toutes ses possibilités disciplinaires.

13. *Idem*, p. 3.

14. *Idem*, p. 207.

15. *Idem*, p. 215.

16. Cet ouvrage, p. 85.

Originale, risquée et prudente à la fois, cette position n'est toutefois pas sans prix : « Quels sont les coûts de carrière à subir par un professeur, confie-t-il alors qu'il est à la retraite, qui s'engage dans la voie difficile de sujets non courants¹⁷ ? » Il pourrait aussi ajouter qu'en abordant de manière large des phénomènes souvent analysés dans leurs détails, il se situe dans le long terme et dans un engagement qui doit se poursuivre pendant des décennies pour produire son effet. En fait, on peut retracer de 1948 jusqu'à aujourd'hui la consistance d'une telle démarche pour le Nord : « Comme le trappeur de carcajou, écrit-il avec humour, il faut savoir être patient¹⁸. » La portée de ses travaux sur la société n'en sera toutefois que plus profonde, dans une mouvance certes tranquille, mais fondamentale, qui atteint les bases mêmes de sa fondation.

Influences

Modeste, Louis-Edmond Hamelin reconnaît volontiers le rôle de ceux qui lui ont permis de trouver son originalité et la pertinence de son action, de la découverte de son intérêt pour le Nord et pour les mots jusqu'à son engagement scientifique empreint d'utilité sociale. Dès 1948, il retient de Jacques Rousseau et Georges-Henri Lévesque le besoin de ce qu'il appelle « l'utilisme risqué du savoir », à la source de la création institutionnelle d'un Centre à Québec : « les efforts doivent conduire à la formulation d'opinions pouvant contribuer à la solution des problèmes¹⁹ ». Il s'éloigne ainsi d'une conception fermée de la connaissance et rejoint un militantisme boréal, qui prend sa source lors de son premier contact universitaire avec le Nord, lors d'un séjour à l'Université McGill. Il y rencontre en 1947 les grands penseurs de la nordologie à venir, dont le pince-sans-rire Vilhjalmur Stefansson. Celui-ci le convainc

17. Hamelin, *op. cit.*, p. 4.

18. *Idem*, p. 101.

19. *Idem*, p. 218.

que l'on doit prendre en compte la perception intellectuelle pour comprendre le Nord : « Je suis séduit et tente de décoder, écrit-il, ce que l'humour stefanssien laisse entendre dans l'énoncé : *"There are two kinds of Arctic problems, the imaginary and the real. Of the two, the imaginary are the more real."*²⁰ » Il demeure également reconnaissant au géographe français Raoul Blanchard qui, en l'invitant à réaliser son doctorat à Grenoble, lui a ouvert un monde qui le changera à jamais : il y découvre la haute montagne, qui sera une seconde inspiration de la froidure après l'hiver, et il y rencontre celle qui deviendra sa femme, Colette Lafay, un soutien permanent tout au long de sa carrière. Grâce à elle, il amorce ainsi un maillage extraordinaire avec la France. Blanchard influence, par ses travaux sur le Québec, la conception graduée du Nord qui sera l'une des grandes contributions de Louis-Edmond Hamelin. En fait, il faut souligner que ce dernier connaît dans l'ordre : l'hiver (dans son enfance), la haute montagne (en France), puis l'Arctique ; sa conception toute en nuances du monde froid y trouvera son inspiration. Il retrace dans son enfance une expérience de l'hivernité qui le rend admiratif des efforts des siens pour s'adapter à leur écoumène. Il se rappelle aussi qu'aucun de ses parents « n'est sorti du Québec²¹ » : plutôt que le refermer sur lui-même ou le conduire à un attrait disproportionné de l'étranger, cet état de fait le rendra sensible à l'expérience interculturelle (vis-à-vis la France²², le Canada anglais, les Autochtones, les Russes), sachant bien la difficulté d'admettre et d'apprécier la différence, pour atténuer les tensions.



Photographie par Louis-Edmond Hamelin à Fort Chimo, l'ancien site du village inuit de Kuujjuaq sur la rive droite, à l'été 1955.

Numéro 001-6-2-426, Collection Louis-Edmond Hamelin.

20. *Idem*, p. 57.

21. *Idem*, p. 30.

22. Hamelin écrit : « le pays d'accueil [la France] m'offre un premier grand laboratoire interculturel, curieusement situé à l'intérieur d'une même langue » (Hamelin, 1996, p. 64).



Photographie de la première barrière de la route entre Saint-Félicien et Chibougamau, dans le Moyen Nord québécois, en 1949.

Numéro 001-6-3-451, Collection Louis-Edmond Hamelin.

Contexte

Lorsque Louis-Edmond Hamelin amorce ses travaux sur le Nord dans les années 1940, il se situe dans un contexte mondial d'émergence de la recherche nordique, mais aussi dans une mentalité locale qui fait peu de cas de ces questions. Malgré tout, rappelle-t-il, la réalité est tout autre et «cet immense espace est un pays froid²³». Même si le mythe de la froidure parcourt plusieurs représentations, c'est l'hivernité qui l'emporte sur «les mythes du Nord» dans la pensée et la perception québécoises. Tout au plus, le développement a atteint au XX^e siècle progressivement le Pré Nord et le Moyen Nord, par des projets dans les Laurentides et la Mauricie, puis la Côte-Nord et l'Abitibi, et enfin à la baie James. Cela dit, il sent chez les siens une véritable peur du Nord. Il raconte que, dans les années 1960, le Centre d'études nordiques a vainement fait tirer un séjour à Kuujuaq parmi les auditeurs de ses cours publics (donc, pourtant déjà sensibilisés à la question nordique): «le premier gagnant au sort se désiste, effrayé par la perspective d'un tel voyage²⁴». Essentiellement, chez les politiciens et dans les médias, la perception du Nord est utilitariste: fils électriques et rails transportent vers la vallée du Saint-Laurent les ressources dont elle a besoin. L'idée qu'il s'agisse d'une exploitation coloniale est peu répandue et rend difficile la négociation interculturelle. Aussi, la reconnaissance d'une antériorité autochtone agace: «C'est difficile pour n'importe quel colonisateur, qu'il soit féroce ou un peu plus tendre, d'avoir l'humilité d'accepter que des gens qu'il méprise étaient là avant lui²⁵.» Ainsi, qu'elle veuille y échapper ou pas, la recherche nordique comporte un aspect politique, même hors des partis existants.

23. Cet ouvrage, p. 73.

24. Hamelin, *op. cit.*, p. 214.

25. Cet ouvrage, p. 77.

Si on y regarde de plus près, le Nord a pourtant occupé une place privilégiée dans la production intellectuelle québécoise, et ce, dès les origines avec les *Relations* des jésuites, les cartes d'exploration, les rapports de la Compagnie de la Baie d'Hudson et de Revillon Frères, les voyages arctiques du capitaine J.-E. Bernier, les témoignages de missionnaires, d'aventuriers et de scientifiques, la mythologie autour de la construction des barrages de la Manicouagan, les relevés nordiques d'Hydro-Québec, etc. Ses sources paraissent cependant peu exploitées et, dans la recherche sur le Québec, le contexte et les problématiques du Nord ou de l'hivernité sont souvent simplement ignorés. Lorsqu'il lance l'initiative institutionnelle de la recherche nordique, qui mènera à la fondation du Centre d'études nordiques, Louis-Edmond Hamelin ressent un très faible intérêt de la part de ses collègues. Pourtant, les années 1940 et 1950 sont marquées par la fondation du Arctic Institute of North America (1945) à McGill, par de grandes expéditions polaires françaises (1947), par la création d'un ministère fédéral du Nord (1953) et par des expéditions québécoises (Jacques Rousseau, Pierre Gadbois et Camille Laverdière). Dans les années 1960 et 1970, les mégadéveloppements conduiront à une intensification de la recherche, mais les travaux nordiques demeurent souvent en retrait de la perspective générale: «D'importants bilans, pourtant déclarés “nationaux”, écrit-il, persistent à ignorer le Nord²⁶.»

Méthode

La recherche de concepts vastes, tels la nordicité et l'hivernité, s'accompagne chez Louis-Edmond Hamelin de la conviction qu'une question complexe requiert nécessairement un examen par plusieurs disciplines. Il y a un coût, écrit-il, à considérer un phénomène par le biais d'une seule approche: «L'approche monodisciplinaire ne permet pas de produire assez de connaissances pertinentes

26. Hamelin, *op. cit.*, p. 96.



Photographie prise par Louis-Edmond Hamelin en septembre 1972, survolant le paysage enneigé et gelé de la région du lac Coiffier, au nord-est de Schefferville, au début de l'hiver.

Numéro 001-6-2-355, Collection Louis-Edmond Hamelin.

et nécessaires à la compréhension d'une question, toujours complexe²⁷.» Par la *transdisciplinarité*, on peut ainsi utiliser «d'une façon intégrée toutes les sciences, traditions du savoir et langues pertinentes à la compréhension maximale d'un objet/sujet, considéré en lui-même ou dans ses relations²⁸». L'exigence de cette méthode intellectuelle est née de la double constatation (qui peut sembler contradictoire, mais qui est plutôt complémentaire) que, d'une part, «les formes pures sont rares²⁹» et que, d'autre part, il faut produire du vocabulaire et, par conséquent, des définitions, pour saisir et comprendre les phénomènes du monde. Il s'appuiera donc sur des approches multidisciplinaires (nordicité, interculturel, développement durable, autochtonisme, régiologie, etc.) et les accompagnera d'une aventure de création des mots. Pour lui, ne pas savoir nommer avec exactitude le monde qui nous entoure conduit à ne pouvoir l'observer, le connaître et le comprendre; sa méthode intellectuelle est donc une démarche à la fois large et précise d'écologie du réel, qui vise à rapprocher l'homme de son milieu et à produire pour l'un et pour l'autre plus d'harmonie.

Hiver

Jeune enfant, Louis-Edmond Hamelin observait l'expérience première du froid que représente l'hiver dans la vallée du Saint-Laurent: transports altérés, sociabilité différenciée, luminosité extrême³⁰; c'est à partir de l'hiver³¹, qu'il se plaît à nommer «nordicité saisonnière» (pendant une certaine période, on retrouve

27. *Idem*, p. 86.

28. *Idem*, p. 84.

29. Cet ouvrage, p. 105.

30. «En hiver, même s'il fait froid, dit-il, on est virtuellement environné d'une puissance énergétique considérable, celle du soleil» (cet ouvrage, p. 36).

31. Louis-Edmond Hamelin le définit comme une «période froide et nivale des interfaces air-terre-eau, variable suivant les types de temps, les lieux physiques, les années, les attitudes des gens et les niveaux techniques» ou plus simplement comme la «période socio-climatique la plus dissemblable de l'année» (Hamelin, *op. cit.*, p. 221).

ainsi des conditions semblables à celles de l'Arctique dans un territoire situé plus au Sud), qu'il élabore toute sa pensée nordiste (qui comprendra ensuite la haute montagne³², puis le Grand Nord). Il part du constat que l'hiver est le plus souvent pensé par l'été, ce qui provoque « des opinions et des comportements déphasés³³ » et surtout, l'impression que l'homme qui vit au Nord a été « déplacé », qu'il ne devrait pas se retrouver là, qu'il est un « déraciné volontaire » arraché au climat « normal ». Il y a dans ce constat une grande tristesse³⁴, mais aussi une possibilité de réalignement sur le réel qui permet d'accepter, d'aimer et de reconnaître le monde qui nous entoure pour ce qu'il est : « Ce n'est pas une fantaisie, l'hiver ; c'est une réalité, un objet, qui est là de façon récurrente chaque année³⁵. » L'accepter permet un ancrage dans le monde : « c'est accepter la québécoité³⁶ ». Le premier geste consiste à ne plus considérer cette saison comme un seul phénomène physique : par ses pratiques — sociales, culturelles, sportives, psychologiques —, les adaptations qu'il occasionne, les comportements, discours, représentations et politiques qui en sont issus, l'hiver touche à plusieurs disciplines et il doit être observé par un regard pluridisciplinaire. On sent dans ses prises à partie au sujet de l'hiver que ce thème n'est pas neutre pour lui : en effet, la conciliation avec cette saison touche le cœur du vaste projet qui est le sien, qui est d'amener par l'acceptation du réel plus d'harmonie entre l'homme et le monde.

32. De la « montagnité », second espace froid découvert par Hamelin (dans les Alpes) après l'hivernité de sa jeunesse, il écrit : « Faut-il dire aussi que les étages élevés des massifs des pays tempérés me rappellent les zones nordiques, par l'éloignement, l'isolement, l'emprise de la nature, les difficultés nivales, la faible occupation humaine et le sous-développement » (*idem*, p. 231). Ce phénomène serait universel : l'altitude accroît la nordicité tout comme la latitude : « Tout accroissement d'altitude, même faible, accentue les conditions hivernales et nordiques et, en conséquence, leurs effets sur toute vie » (*idem*, p. 229).

33. *Idem*, p. 227.

34. « Toute dénivellation milieu-comportement excessive, comme l'écrit Hamelin, rend le pays moins heureux, moins créatif, plus coûteux et plus stressé » (*idem*, p. 271).

35. Cet ouvrage, p. 36.

36. *Ibid.*

Autochtones

Réfléchir et tenter de comprendre le « Nord » dans toutes ces composantes ne peut se séparer d'une réflexion parallèle — et distincte — sur la notion d'« autochtonité³⁷ » : « la nordologie, écrit-il, est intimement liée à l'autochtonie³⁸ ». Dès 1965, en pleine fièvre de développement du Nord, il soutient que l'élaboration de politiques nordiques ne peut se faire sans la consultation des habitants premiers des régions concernées; on l'écoute peu alors dans le brouhaha enthousiaste du développement énergétique, mais on reviendra à cet état de fait dans les années 1970, alors que les juristes rappellent âprement les droits qui accompagnent la notion d'« antériorité » qu'on avait bien voulu ignorer.

En raison des principes de la pensée des Autochtones, la question territoriale — ou foncière si on se place dans l'ordre occidental — a toujours été au cœur des conflits et des mésententes. D'un pur point de vue théorique, la question paraît irréconciliable: l'un considère les terres comme un bien qui peut être échangé, cédé, acquis, acheté ou vendu; l'autre défend l'idée que l'homme est inséparable de son environnement et que, par conséquent, il ne peut exister de division entre lui, la terre, la mer, l'eau, ainsi qu'entre les pratiques sociales, culturelles et de survie. De plus, comme la plupart des peuples autochtones sont en partie nomades, leur présence sur le territoire est discrète: leurs territoires sont des écoumènes en légère occupation, puisque la rareté des ressources induit une faible densité de population. À titre d'exemple, rappelons qu'une famille crie traditionnelle a besoin d'un territoire d'environ 3000 km² pour assurer sa subsistance pluriannuelle³⁹.

37. Sur les différentes définitions historiques de « Autochtone » (p. 275) et ses dérivés, dont « autochtonité » (« le fait de, l'état de, la conscience de », p. 277), voir Hamelin, *op. cit.*

38. *Idem*, p. 212.

39. Selon Tony Ianzelo et Boyce Richardson, qui ont suivi une famille crie élargie de Mistassini dans les années 1970, le territoire d'un maître de chasse faisait 1200 milles carrés, soit environ 3100 kilomètres carrés. Ce territoire est nécessaire pour permettre une rotation des zones de chasse et de trappe et permettre à la famille élargie du maître de chasse de survivre, tout en assurant la régénérescence des ressources du territoire (*Chasseurs cris de Mistassini*, Office national du film, 1974, 57 min 57 s.).

Aussi, malgré la reconnaissance que « la première américanité est celle des Amérindiens⁴⁰ » et qu'on peut concevoir que les Autochtones « ont été les premiers Québécois⁴¹ », un malaise demeure, plus large qu'en fait écho périodiquement la presse lors de périodes de tension (qui minent à la fois pour les non-Autochtones des projets valables de développement et pour les Autochtones, des préoccupations légitimes d'épanouissement culturel et social). Il s'est transformé au cours des siècles pour certains en un agacement qui alimente le racisme⁴². Pourtant, une réflexion sur la notion de « territorialité » pluriculturelle pourrait aider à trouver des aménagements consensuels.

Un projet « nordiste »

Le Nord est pensé comme un réservoir de ressources pour les besoins du Sud; cette vision utilitariste restreint la compréhension et l'appropriation de la plus vaste partie du territoire du Québec à des activités spécifiques et ciblées : protection militaire, nationalisme politique, extraction des ressources, administration déléguée. En somme, on peut dire que « le Nord n'est pas entendu à partir de lui-même⁴³ », ce qui conduit à une vaste et dommageable occasion manquée de faire le plein du territoire tant dans l'imaginaire, la pensée, la recherche, l'identité que dans l'aménagement et la plénitude politique.

Cet état de fait conduit aussi à un déficit de dialogue entre les populations du Sud et du Nord, qui correspond à une absence d'échanges interculturels féconds entre non-Autochtones et Autochtones. Plusieurs étapes paraissent nécessaires, selon lui, pour sortir de cette situation au profit de tous : en premier lieu, il est



Photographie d'un employé d'Hydro-Québec près d'un *inukshuk*, prise au bassin Payne près de Kangirsuk dans la baie d'Ungava en 1955. Selon Louis-Edmond Hamelin, les *inukshuks* permettent de baliser géographiquement le territoire du Nord.

Numéro 001-6-1-98, Collection Louis-Edmond Hamelin.

40. Cet ouvrage, p. 66.

41. *Idem*, p. 67.

42. « La lecture des choses autochtones est donc profondément opaque, insaisie, biaisée et trahie. Des préjugés ensevelissent une réalité pourtant millénaire. Des obstacles mentaux bloquent l'accès à des cultures fort enracinées. La civilisation moderne est aveugle » (Hamelin, *op. cit.*, p. 275).

43. *Idem*, p. 217.

nécessaire d'**accepter la différence**. Il existe, rappelle-t-il, « des différences culturelles fondamentales entre les Autochtones et les non-Autochtones⁴⁴ ». Celles-ci touchent non seulement aux activités traditionnelles et à la langue, mais aussi à la conception du territoire, du rapport de l'homme à son environnement et donc à l'organisation et à la négociation qui s'ensuivent. « En second lieu, il faudrait **multiplier les occasions de contact** : peu de non-Autochtones et peu d'Autochtones ont des rapports sociaux les uns avec les autres, ce qui conduit à une méconnaissance et à une mésinterprétation des situations. Lorsqu'il arrive pour la première fois chez les Cris en 1948, Louis-Edmond Hamelin constate un fait de base : « les Autochtones étaient absents des structures principales⁴⁵ », ce qui heurte le pacifisme défendu par les siens : « Il y avait une violence là-dedans qui me choquait, mais je n'en saisisais pas trop, encore, tous les enjeux⁴⁶. » Troisièmement, il faut considérer l'évolution historique du Québec dans une plus longue perspective (ce qui lui garantirait aussi une plus longue survie), ce qui nécessite de **reconnaître l'antériorité fondamentale** de la présence d'autres peuples et la cohésion interculturelle qui s'en est suivie : « Cette antériorité est une valeur absolue », bien que souvent, l'autochtonie soit « un mythe refusé⁴⁷ ». Quatrièmement, on doit assumer les conséquences de cette situation et chercher à en tirer le meilleur parti pour tous, ce qui suppose de **favoriser les formes d'associationnisme**, « qui serait la pratique de la philosophie de la coexistence⁴⁸ », en délaissant celle de la dominance. Finalement et en cinquième lieu, nous devrions **viser une « métisserie consensuelle »**, ce qui n'est pas une manière de négocier un affaiblissement des différences, mais au contraire une manière de les organiser en un tout où elles se maintiendraient tout en s'agençant. C'est là l'idéal assez audacieux vers lequel tend la pensée de Louis-Edmond Hamelin : une meilleure organisation sociale et politique pour le Québec, qui le renforcerait en faisant le plein des forces de son territoire, conçu comme un tout :

44. Cet ouvrage, p. 58.

45. *Ibid.*

46. *Ibid.*

47. Cet ouvrage, p. 75.

48. *Idem*, p. 82.

Et en fonction de cette métissage, qui serait à définir, le Québec du Sud, le Québec du Nord et l'entièreté du Québec prendraient probablement une direction de développement mieux choisie et beaucoup plus réfléchie, plus appropriée, plus respectueuse des cultures, à la fois des Autochtones et des non-Autochtones. Elle conduirait probablement à du plus beau, à du meilleur, à du plus efficace, à un plus grand bonheur pour l'ensemble de la population⁴⁹.

Selon lui, c'est par la territorialité que l'on peut trouver une manière de rendre compte de ces différences: nordicité et hivernité sont forgées à partir d'une visée d'ensemble (manifeste par le suffixe *ité*), qui rejoint le concept inuit de «*nuna*» ou ceux de «*Innu Aitun*» et «*Innu Asi*» chez les Innus. Dans tous les cas, ce qui est en cause, c'est le rapport de soi à son environnement, la possibilité de prendre possession de celui-ci ou au contraire de convenir que nous en faisons intimement partie. Il rappelle que la pensée grecque faisait référence à une gradation entre le lieu immédiat où on habite et l'ensemble plus vaste dans lequel nous existons. Aussi, la pensée «holiste» rejoint ces conceptions en suggérant que l'individu n'est pas séparable du monde qui l'entoure et que toute réflexion le concernant doit s'appuyer sur la fluidité des liens entre le tout et ses parties. Il n'en demeure pas moins que le Code civil, base d'une large partie de la pensée organisatrice occidentale — au Québec comme ailleurs dans le monde —, sépare fondamentalement «biens» et «personnes», ce qui oblige à une réactualisation pour saisir les relations obligées entre eux. Il est donc inévitable, selon lui, que surgisse au sujet du territoire «une difficulté philosophique, quand vient le temps des discussions, puisque les Autochtones comprennent une chose et les non-Autochtones, son contraire⁵⁰». Les embûches politiques qui s'ensuivent trouveraient non une solution, mais au moins un meilleur éclairage, si ceux qui entreprennent les négociations comprenaient cet état de fait: «*nuna*» constitue une notion organisatrice de base qui rend incompréhensible la séparation du territoire et des aspects humains (vie, sociabilité, culture, langue, santé).

49. *Idem*, p. 85.

50. Cet ouvrage, p. 62.

La pensée *nordiste* est donc une pensée *politique* au sens le plus noble qu'on puisse la concevoir : elle vise à l'élaboration de nouvelles formules d'aménagement et d'organisation basées sur une meilleure reconnaissance des différences culturelles, sans obliger de passer par la domination, les blocages ou les impasses qu'a connus le *xx^e* siècle. Elle est certes idéaliste et exigeante, puisqu'il s'agit d'un projet de société qui prend en compte des notions souvent délaissées dans les discours, dont le bonheur et le profit mutuel :

Mon modèle est exigeant; c'est un modèle pour huit millions d'individus qui permettrait un peu plus d'acceptation mutuelle entre le Nord et le Sud, que l'un et l'autre s'aiment davantage, ce qui mènerait à plus de rapprochements⁵¹.

Voilà certes tout un programme culturel, politique et social pour le siècle à venir. Il requiert cependant une vision d'ensemble qui manque systématiquement aujourd'hui, celle que Louis-Edmond Hamelin désigne par « le Québec total », « la péninsule du Québec » ou encore « la totalité du Québec ». Il s'agit de « prendre en compte tout le territoire et non pas seulement la vallée du Saint-Laurent⁵² ». Cartes géographiques, politiques, imaginaires, représentations, aménagements, tout devrait ainsi non s'appliquer uniformément, mais être invariablement considéré en fonction de chacun des aspects de la territorialité. Cette attention demande cependant un effort et « un sentiment fort de sa population envers l'ensemble du territoire du Québec⁵³ ». Une fois encore, cette « plénitude » ne relève pas d'une fantaisie, mais d'une exigence fondamentale : « Tous les pays possèdent cette base, ce substrat matériel essentiel. Le Québec se pose, s'est posé et se posera cette question⁵⁴. »

* * *

51. *Idem*, p. 81.

52. Cet ouvrage, p. 31.

53. *Idem*, p. 82.

54. *Idem*, p. 79.

Nous devons à Louis-Edmond Hamelin l'invention d'un vocabulaire spécifique à la neige et au froid, qui a enrichi la langue française et augmenté notre possibilité de connaître et d'aimer le Nord; nous lui devons le déplacement du sens de certains mots — dont « nordique », désormais circumpolaire plutôt que seulement scandinave dans les dictionnaires, ce qui permet l'inclusion du Québec⁵⁵; nous lui devons aussi ce que j'appelle des « mots-chantier », tels « nordicité », « hivernité » et « montagnité », qui ont non seulement ouvert de vastes, nouveaux et fertiles champs de recherche, mais ont également modifié la façon dont les peuples du Nord se représentent eux-mêmes avec un vocabulaire qui leur est propre. Au Québec, la pensée « nordiste » de Louis-Edmond Hamelin a été et demeure un lent, mais persistant combat pour faire admettre les notions d'interculturel, d'autochtonisme et de territorialité, pour atteindre une plénitude politique qui inclut tant le milieu, le territoire, le bien public, la richesse, que les rapports de bonheur et d'harmonie entre les individus. Ce combat n'est pas celui d'une décennie, mais de plusieurs; malgré la poursuite de ses activités, l'entretien que nous vous livrons ici est un testament intellectuel, au sens où il contient la somme des engagements et des propositions — profondes et rafraîchissantes en ce début de XXI^e siècle qui en compte peu — que cet intellectuel, certes l'un de plus grands de la pensée circumpolaire, nous livre avec humour discret et modestie.

DANIEL CHARTIER

Professeur

Université du Québec à Montréal

55. « Le mot "nordique" vient de ça : je suis passé par le monde pour créer un mot assez vaste pour que le Québec y ait sa place » (cet ouvrage, p. 39).